

Parti pris

Yves Préfontaine

Volume 4, Number 23, May 1962

Le Canada français, les clercs, et les autres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59891ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Préfontaine, Y. (1962). Parti pris. *Liberté*, 4(23), 291–298.

Parti pris

Tout parti pris est à l'origine une révolution, donc un acte essentiellement libre.

Olivier MESSIAEN

La liberté d'un peuple, c'est la liberté de l'outil premier qui lui permet de façonner ses multiples visages et la forme de ses échanges; c'est donc la liberté de sa langue. La liberté d'une langue, c'est la liberté de la culture qu'elle incarne. La liberté d'une culture, c'est le désengorgement toujours recommencé de son être collectif.

L'être d'une culture est comme l'individu: trop longtemps entravé dans ses aspirations profondes, esclave trop longtemps de "circonstances" contraires à sa maturation, il s'effrite et meurt asphyxié, abandonnant définitivement au cimetière des cultures disparues les ressorts secrets, maintenant rouillés, de son dynamisme. Le Canada français offre l'exemple parfait d'une culture dont la langue circule de moins en moins dans tous les secteurs essentiels de la communauté qu'elle est sensée exprimer dans sa totalité. La valeur économique du français est progressivement nullifiée par un phénomène irrécusable dont l'aspect le plus implacable demeure sans aucun doute, l'aspect démographique. Or une langue qui n'est plus circulation sanguine dans tout le corps d'une culture donnée, une langue qui n'irrigue point toutes les dimensions de cette culture, est une langue condamnée, et demain, une langue morte.

Les sources de notre relative paralysie culturelle sont trop connues pour que nous nous y attardions, même si ce sont là choses qu'il est bon de répéter jusqu'à l'agacement. "L'idée, mouche importune", (1) ne fait la plupart du temps son oeuvre qu'à force de piquer à répétition celui à qui elle s'adresse. Mais un fait me choque particulièrement, c'est que chez nous, les sophismes abondent qui tentent de dissocier les divers éléments du tout que forme une communauté humaine, de les dissocier en multiples morceaux d'un casse-tête qui devient, dès lors, insoluble, au grand soulagement des peureux, et surtout, des "élites du pouvoir" intéressées à ce que rien ne change, à ce que la mort fasse son oeuvre avec douceur.

Or ce qui nous intéresse, ce n'est pas tant le "séparatisme" qui peut fort bien n'être qu'une manifestation accidentelle de notre aventure collective, ce qui nous intéresse, c'est la transformation globale de la Cité québécoise. Parce que nos problèmes étant à la fois d'ordre linguistique, psychologique, social, économique, notre "révolution", quelles que soient ses modalités, ne peut se réaliser dans un secteur de la vie collective sans que ses autres aspects ne continuent d'être "en souffrance". Le temps ne joue plus en notre faveur. Donc le temps n'est pas à la modération dans les idées et leur application. Transformation globale de la Cité, refonte de nos "oeuvres vives": après pourra croître en dignité, en solidité, en rayonnement, l'homme québécois que nous devons aimer avec ses tares, puisque là seul est notre salut, mais que nous voulons debout, évidé de ses mythes destructeurs, engendrant des hommes de clarté, des hommes d'ici qui, à partir de leur appartenance première, seront des hommes de partout.

Notre parti pris, c'est l'homme. Mais pour celui qui se refuse à ne considérer l'homme que dans sa quintessence abstraite, l'homme, c'est d'abord sa communauté, l'humanité que lui révèle son "environnement immédiat". Notre premier parti pris, c'est donc l'homme d'ici, concret, avec ses manques trop évidents, mais aussi sa potentialité. Il faudrait être pervers ou stupide pour prétendre que la conscience du groupe, intelligemment comprise, annule ou diminue la conscience universelle. Au contraire, elle la fonde. Ce qui fait l'universalité de

(1) Aimé Césaire.

la culture chinoise, par exemple, c'est que nous y trouvons des constantes appartenant en propre à cette culture mais poussées à bout, exprimées au maximum de perfection formelle dans l'expression littéraire ou les arts plastiques.

* * *

Si tout, ici, nous donnait l'impression d'une paralysie définitive de la communauté, l'impression d'un brasier lamentable aux lueurs hoquetantes, nous n'aurions plus alors qu'à nous taire, à nous éteindre, à nous laisser mourir, ou à voyager... Mais voilà. Il semble que la résurgence de conscience collective, que la volonté d'assainissement global de la "situation" à laquelle nous assistons depuis quelque temps, soit autre chose qu'une autre de ses bouffées de colère plus ou moins articulée qui ne prenaient tous les vingt ans, comme des bulles à la surface d'un vieux marécage. Le son de cloche n'est plus le même. (Il était temps!) La colère s'est éteinte pour faire place à une implacable lucidité, du moins, pour les éléments les plus valables, les plus dynamiques de la communauté. Je crois, personnellement, qu'aucune force au monde ne saurait entraver la progression et la maturation de cette lucidité, dans tous les secteurs de la population. Même pas notre ignorance et notre bêtise politiques, encore moins la répression. Certains gestes amorcés dans l'Histoire n'ont pu s'achever qu'au terme de ce qui les avait motivé. Une fois amorcés, ces gestes, rien au monde ne pouvait plus les arrêter. Notre évolution actuelle ressemble à ces périodes d'accélération historique qui ont modifié le visage de vastes groupes humains. Même si elle n'écarte pas encore toute inquiétude elle semble fatale, cette évolution, observée d'un certain point de vue. Mais il faut la vouloir irréversible. Nous n'avons pas le droit de ne songer qu'à nous, à notre confort de nord-américain engraisé de diversions, en ces instants où un peuple entier, notre peuple, joue à la corde raide sur son sort. Nous n'avons que le droit d'être libres et disponibles. Nous n'avons que ce droit. Et être libres, c'est participer de toute sa vie à une collectivité d'hommes libres. Celui qui se prétend libre dans une société d'esclaves culturels est un farceur ou un rêveur. Nous n'avons que le droit de désarmer les mines des interdits, des tabous collectifs que nous seuls, Canadiens fran-

LIBERTÉ

çais n'aurions pas le droit de détruire, selon certains, à partir de je ne sais quel décret fatal de je ne sais quelle providence macabre.

C'est par de semblables facéties que nous payons notre agonie décivilisatrice. Ce qui importe, c'est d'assumer notre "circonstance", au sens que José Ortega y Gasset donne à ce terme. "Je suis moi et ma circonstance, et si je ne la sauve pas elle, je ne me sauve pas moi-même". (2) Et pour ceux qu'effraie ce choix qui me semble le seul que nous impose notre histoire vivante, je laisse à méditer ce mot du grand philosophe espagnol: "Nous devons chercher notre circonstance, telle qu'elle est, précisément avec ce qu'elle a de limitation et de particularité, notre lieu propre dans l'immense perspective du monde." Assumer à notre façon et en nous sauvant, la part qui nous revient de l'aventure de l'homme contemporain, serait-ce une forme de régression?

La liberté adulte nous serait-elle à jamais interdite pour d'inavouables raisons qui tiennent plus de la mythologie que du fait historique analysable? Nous pratiquons avec une complaisance qui tient du plus pur masochisme une sorte de proxénétisme culturel. Et d'aucun ont l'insolence de bramer sur notre liberté. La vérité, c'est qu'il nous faut pactiser avec le Maître, pactiser jusqu'à l'asphyxie. Quand l'Esclave, en proie soudain à un léger frisson de dignité, tente timidement de relever sa tête d'esclave, il suffit au Maître de lui donner un suçon de compromis pour que l'Esclave se remette à ramper, en attendant le prochain frisson qui lui apportera le prochain suçon.

C'est contre cet état de choses, cette aliénation, pour employer un terme à la mode, que nous nous dressons, la tête froide, décidés d'en finir avec ce statut de putains culturelles acceptant avec résignation le viol quotidien du majoritaire.

* * *

La liberté québécoise, avant même d'être liberté de parole, est une liberté de langue. La liberté d'être et d'être en action dans une langue délivrée.

(2) Cité par R.-M. Albérés, dans "L'aventure intellectuelle du XXe siècle", Albin Michel, 1959.

On nous parle de clairvoyance et de modération. Nous ne pouvons plus nous contenter de ces qualités dont se parent les sages ou les vieillards de tout âge qui nous servent leurs leçons de perroquets bien dressés. Celui qui est en train de se noyer et que sauve un spasme ultime de son corps vers la rive, à quoi peut-il attribuer sa vie, sinon à une conjugaison de ses instincts les plus profonds? C'est avant qu'il aurait dû mettre en oeuvre sa clairvoyance et sa prudence. Mais avec de l'eau dans les poumons, on ne peut plus que cracher.

Les hommes publics, politiciens ou éditorialistes, qui nous prêchent clairvoyance et modération, que font-ils sinon perpétuer, du haut de leur autorité, notre somnambulisme politique? On ne sauve pas une communauté minoritaire de l'infériorité économique et de la trahison culturelle avec des mots mais avec des gestes. Et ces gestes, jamais les "vieillards" (dont les plus redoutables ont souvent de trente à quarante ans) ne les porteront en avant jusqu'à leurs ultimes conséquences, jusqu'au terme de leur logique. C'est aux générations actuelles qu'il appartiendra de nous réinventer, de nettoyer la maison, de lui donner forme nouvelle, de l'ouvrir vraiment sur le monde, et non sur d'autres mythes.

Mais il paraît que nous ne pouvons rien changer à notre situation, à notre "circonstance". Comme si l'histoire vivante était un musée. Comme si l'homme était un tribolite. La "peur des conséquences", chez beaucoup des "vieillards" dont je parle, relève de la pathologie. Nous aspirons à la santé. Si les "vieillards" acceptent de mourir si jeunes, nous refusons, nous, d'être enterrés vivants, de vivre en cadavres, en "zombis" spirituels. Nous croyons en l'homme québécois comme nous persistons de croire en l'homme tout court, malgré sa bêtise, contre tous ses instincts de destruction conjugués. Ne pas croire l'homme d'ici capable de cette dignité humaine fondamentale que l'on trouve chez tous les peuples du globe, c'est le sous-estimer à un point qui se situe au delà de l'insulte gratuite, en plein masochisme de colonisé, en plein sadisme de colonisateur.

Devant l'idée d'un changement de situation qui les forcerait à changer d'optique, les "vieillards" s'insurgent. Ce sont souvent les mêmes qui, il n'y a pas si longtemps, s'élevaient plus ou moins ouvertement contre le régime d'un petit dictateur, mieux servi par la bêtise que par la terreur. Ce sont souvent

les mêmes qui, aujourd'hui, défendent ou acceptent de subir un régime autrement plus dangereux, autrement plus insidieux parce que plus intelligent et mieux rodé par l'histoire. Ce régime imposé dont l'actuel statu quo est le miroir fidèle. Et le "vieillard" nous conseille de réfléchir, derrière sa passerelle protectrice, pendant que le bateau coule...

* * *

Je doute fort que tous les chemins mènent à Rome. Mais je sais, pour l'avoir profondément ressenti, que toutes les formes d'expressions (particulièrement celles qu'englobe le verbe) ne peuvent que mener à une plus grande conscience de la communauté, donc de la langue nationale, porte ouverte sur le monde. Même s'il y a progrès de ce côté-là, je ne comprends pas que tous les écrivains valables ne se soient pas encore engagés face aux problèmes qui confrontent notre société trop longtemps ensommeillée. Un peuple les appelle obscurément mais la plupart n'entendent rien. La peur du risque? Mais c'est merveille de risquer, de s'inquiéter, d'affronter le néant et de bâtir une maison capable d'accueillir les vents accourus des quatre points cardinaux de l'humanité.

Personne, ici, sauf les malades qui sauraient bien perpétrer leurs crimes n'importe où et dans n'importe quelle circonstance, personne n'appelle le désastre. Nous en appelons à la dignité culturelle d'un peuple et nous appelons sa libération économique. Nul n'a su prouver jusqu'à maintenant que les cadres dans lesquels s'inscrit notre peuple permet la métamorphose que nous souhaitons. Cette dignité, cette libération, nous sommes prêts à en payer le prix. Savoir si le peuple l'est aussi, personne, pour l'instant, ne peut l'affirmer ou le nier. D'aucuns prétendent que la communauté canadienne-française ne vaut pas un sacrifice, ne vaut pas le prix d'une "révolution", en somme qu'elle ne vaut pas cher. C'est exprimer avec clarté une appréciation qui s'applique à tous les peuples, fors que le nôtre, à l'encontre de la plupart, n'eût jamais l'occasion de s'exprimer dans sa totalité. Sauf, peut-être, en 1837, et nous savons d'où nous vint, une fois de plus, la trahison. Il y eut au cours de notre histoire une succession resplendissante de Mgr Pontbriand qui poussait l'onction jusqu'à bénir la Conquête...

* * *

Me permettra-t-on de parler d'une expérience personnelle? Celle-ci ne vaut, à mon sens, que comme échantillon d'une expérience qui peut avoir quelque résonance sur le plan collectif. C'est par le poème, donc par des problèmes de langage, que je suis venu à la seule question qui doit polariser nos énergies: la récréation de notre communauté. Cela peut paraître farfelu. Et pourtant, même au temps d'une certaine mythologie poétique qui m'était chère, j'écrivais, et surtout maintenant j'écris pour l'homme d'ici, le terreau d'où je suis issu, en espérant que vibre en mes mots la corde de l'homme de tous temps et de tous lieux. Est-ce que je tente de m'inventer un autre mythe? Je ne crois pas. Le visage de notre peuple, je le sens se dessiner dans sa volonté nouvelle, dans sa ferveur maladroite, chez ceux d'entre ses membres qui l'expriment à la fine pointe de l'art. Comme beaucoup d'autres, j'ai souffert du terrible divorce qui règne ici, entre le peuple et le créateur ou l'intellectuel. J'ai souffert parce que je sentais que beaucoup des nôtres nous reniaient, nous considéraient comme des "maudits intellectuels", ou pire, comme de simples étrangers. J'ai souffert de notre isolement collectif, à peu près unique dans l'histoire contemporaine. "J'ai parfois senti jusqu'à suffocation l'amère solitude des miens dans le monde." (3) Monsieur Laurendeau n'a pas été le seul à éprouver jusqu'à la nausée ce sentiment. Et voici que contre ce sentiment, nous dressons notre volonté, notre désir d'homme, serein et farouche, inébranlable. La volonté, le désir d'être soi, non plus engangé dans un enchevêtrement de complexes, de mythes et d'obstacles réels mais dressé dans l'assumption globale de ce que nous sommes. Je laisse à ceux qui se demandent encore avec ironie qui nous sommes, le soin de se découvrir, comme je laisse à ceux qui en éprouveraient le besoin le soin d'élaborer une métaphysique de l'être collectif québécois. Mais je souhaite aux mollusques de s'ouvrir et de respirer l'air du large. Le large, c'est sur terre. Ce n'est pas une idée. La vraie vie est ici. Nous n'avons pas à chercher en Afrique ou ailleurs des raisons d'être libres, quel que soit le cadre politique de cette liberté (indépendance ou confédération refaite). Ces raisons, elles sont inhérentes à notre condition même de minoritaire subtilement ostracisé, et surtout, menacé de se

(3) André Laurendeau, in "La Crise de la Conscription", Ed. du Jour, 1962.

ossiliser dans le creuset nord-américain. Passé l'enfance, le jeune adulte n'a plus à demander à son père la permission d'articuler sa vie selon son choix. Je prends cet exemple parce que notre attitude vis-à-vis de l'ancien Conquérant et du clergé, notre oracle de presque toujours (mais pour combien de temps?) me semble relever du plus pur imbroglia oedipéen, soigneusement entretenu par les "power elites" de notre peuple: la hiérarchie et la bourgeoisie.

* * *

En somme, il ne s'agit pas d'être ou de ne pas être "séparatiste"(4) mais de faire en sorte que nous ne devenions pas une génération encore plus aigrie que celle qui nous précède, une génération aux aspirations cassées comme des vitres trop fragiles, une génération qui ne reconnaîtrait plus dans ses descendants les hommes dont elle avait rêvé mais des bâtards qui prendront leur esclavage culturel pour la plus haute des libertés.

Pour que ce rêve s'incarne (et il n'est point de rêves à mesure d'homme qui ne soit réalisable), il nous faut des actes. Une révolution, ce peut être des poèmes, un art, une façon de se tenir debout, de parler à hauteur d'homme, mais c'est surtout une politique. Oui, la politique est "l'art du possible". Mais si l'impossible d'hier et d'aujourd'hui devient possible demain, où seront les hommes aux qualités d'homme libres qui empoigneront la réalité d'alors pour en clarifier l'image?

La réponse est à la seule génération qui puisse encore abattre nos murs.

La réponse est à nous.

Yves PRÉFONTAINE

(4) Quelques-uns l'ont déjà souligné, il est fâcheux que les journalistes aient imposé au public cet affreux vocable pour désigner la tendance extrême de notre nouveau vouloir-vivre. De toute façon, je vois mal comment l'on pourrait **séparer** ce qui n'a toujours été uni que par des liens épidermiques. Au sens littéral, le "séparatisme" a existé dès le début de la Conquête, et à cette époque comme d'ailleurs par la suite, il était surtout anglo-saxon. Si l'on songe que même le nationalisme pan-canadien est une invention canadienne-française qui date de Bourassa et qui commence à peine d'avoir la faveur du Canada anglais, je me demande sérieusement lequel a le mieux prouvé sa mauvaise foi, lequel des deux groupes a été avant l'autre le plus séparatiste.